

Mon village, coeur de ma mémoire! Un autre confinement : Noël 1944 dans les caves !

En cette étonnante année 2020 pourrie par la redoutable covid-19 beaucoup se demandent s'ils pourront fêter Noël en famille comme le veut la tradition. Les plus anciens se souviennent d'une autre époque lors de l'hiver 1944, quand des circonstances également redoutables les forcèrent à une forme de confinement très dure et à un couvre-feu implacable.

Après le débarquement en Normandie en juin 44 l'Allemagne nazie affronte un deuxième front à l'ouest que Staline réclame depuis longtemps. Désormais pris dans une gigantesque tenaille - l'Armée rouge à l'est et l'armée américaine avec ses alliés à l'ouest - le grand Reich qui se voulait millénaire rétrécit comme peau de chagrin et lutte pour sa survie.

Une situation militaire bloquée

Cependant l'agonie sera longue et durera encore presque un an. Dans notre région, au pays de Bitche et en Alsace du nord, à l'espoir suscité par l'avancée américaine en automne succède brusquement une grande inquiétude quand l'état-major allié décide un arrêt en novembre. Il est vrai que le mauvais temps constant depuis septembre, la pénurie en matériel, en carburant et en munitions aggravent encore les conditions de vie d'une troupe recrue de fatigue. En ce mois de décembre 1944, si Sarreguemines et le bassin houiller sont libérés, le Bitcherland devra attendre le 16 mars 1945 pour voir la reprise de l'offensive et la fin de l'occupation nazie. Désormais la ligne de front passe dans les villages du pays de Bitche, dont certains sont pris, perdus et repris avec de grosses pertes, et ses habitants deviennent soit des otages pour les Allemands, soit des victimes potentielles des tirs américains. Bombardements, tirs d'artillerie, escarmouches et coups de main forcent les gens à chercher refuge dans des abris de fortune, des bunkers creusés à la hâte, dans les profondeurs de la citadelle et du



Le grès, un abri sûr.

fort saint Sébastien, mais pour la plupart des familles tout simplement dans les caves de leurs maisons. Certaines familles y passeront 101 jours et nuits!

La vie dans les caves

« Les habitants de Bitche ont habité les caves à l'automne 44, certains dès le mois de novembre, d'autres début décembre, quand les premiers obus tombèrent sur la ville. Les abris avaient été sécurisés au maximum : ouvertures protégées par des sacs de sable, barricadées par des planches, plafonds étayés par des mardriers et, malgré toutes ces précautions, certains durent changer de cave parce qu'elle était trop exposée ou que la maison au-dessus de leur tête avait brûlé. La population - environ 4500 personnes - avait eu le temps de constituer quelques stocks de vivres (conserves, sucre, huile, pommes de terre, chou-

croute, lard, fruits..) pour s'installer durablement dans les caves. Pourtant cette situation ne devait guère durer puisque les Américains étaient tout proches, disait-on... » (Bernadette Robin in Revue de la SHAL du pays de Bitche, 2015) Un espoir rapidement déçu lorsqu'on s'aperçut que l'armée américaine piétinait devant Bitche et prenait ses quartiers d'hiver dans les forêts et les villages libérés, sans exclure pour autant des combats intensifs ici ou là sur la ligne de front. Ce nouveau siège - après celui de 1870-71 - s'éternisant, les ressources se firent de plus en plus rares. Trouver de quoi manger devint une hantise « existentielle » pourrait-on dire et la nécessité première de chaque nouveau jour. On profitait d'un moment d'accalmie dans les combats, surtout le matin, afin de chercher du lait pour les enfants et de réapprovisionner les réserves. Se ravitailler dans les villages se faisait avec de grands risques. L'installation dans les caves était plus que sommaire, surtout dans celles où se trouvaient plusieurs familles apparentées ou non, et pouvant compter jusqu'à plus de vingt personnes ! Sommier et matelas étaient disposés à même le sol ou sur les tas de pommes de terre ou de charbon en guise de lits; on avait transporté des poêles pour se chauffer et faire la « popote ». Des bouts de chandelles, d'anciennes lampes à pétrole et même des lampes à carbure servaient pour l'éclairage, puisqu'il n'y avait plus ni électricité ni eau courante dans les maisons. Table, planches sur tréteaux, bancs, chaises et tabourets, étagères et caisses en bois complétaient le mobilier. Le regretté docteur Paul Jenny, dont l'héroïque

conduite fut remarquée, précise avec cet humour qui le caractérisa toute sa vie que « la population était en ex-

froid. Sans être dans des conditions confortables, ils avaient à peu près tout ce qu'il fallait pour survivre. »



Volmunster, village-martyr.



Le docteur Paul Jenny.

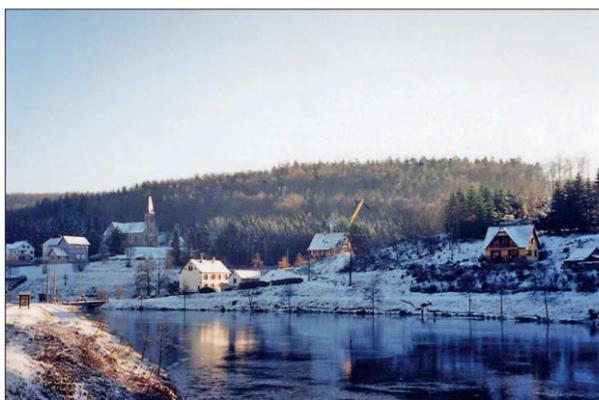
cellente santé, c'était la ruine des médecins... J'ai constaté au début du siège que les gens étaient subitement moins malades qu'auparavant... Ils étaient au chaud, ne serait-ce que du fait de la chaleur animale, souvent au repos, nourris sans l'être de trop... Personne n'est mort de faim, personne n'est mort de

Noël à la chandelle et au bruit des bombes

La vie se poursuivait pour les assiégés dans une certaine routine, cassée parfois par des événements heureux ou

tragiques. L'heureuse nouvelle de la naissance des triplés de Mme Ancel, pharmacienne de Lemberg, fit le tour de la ville. Mais que de drames aussi avec les blessés et les morts brutales de personnes sorties s'approvisionner, visiter de la parentèle cloîtrée en un autre endroit, vérifier les dégâts après le déluge de feu tombé du ciel ou ensevelies dans leur maison touchée de plein fouet par des obus! C'est ce qui arriva à la famille Kennel: une jeune maman et ses cinq enfants âgés de deux à dix ans! Comment ne pas se croire abandonné de Dieu dans ces moments là! « Le lendemain de ces épisodes tragiques les hommes valides devaient débarrasser les rues enneigées et encombrées des débris des bombardements, puis recommencer à creuser des tranchées, 'schantzen', dans différents quartiers de la ville, toujours sous le tir des canons américains: ces corvées durèrent des semaines... » Le jour de Noël 1944 fut une journée comme les autres: pas de sapin, pas de réveillon, pas de cadeaux mais une tristesse plus lourde à porter que d'habitude. A l'hôpital saint Joseph il y eut la messe quotidienne à 8h dans le couloir de la cave, tout à côté de la « salle d'opérations » où le docteur Jenny opérerait à la lueur des bougies. Les bombardements très violents continuèrent une bonne partie de journée, obligeant petits et grands à se terrer comme des rats. Ce Noël de guerre a profondément marqué tous ceux qui le vécurent et lorsque les derniers survivants vous en parlent aujourd'hui ne vous étonnez pas si la voix se voile ou si les larmes leur viennent aux yeux.

Bernard Robin



Mouterhouse, sur la ligne de front.



Bitche sous les bombardements de l'hiver 44-45.



16 mars 45, les Américains libèrent Bitche.